



GEMCA : Papers in progress

2013
Tome 2 - numéro 1

http://gemca.fltr.ucl.ac.be/docs/pp/GEMCA_PP_2_2013_1.pdf

Dossier :
Renaissance Society of America 2013
Sponsored sessions by GEMCA

Textes édités par
Nathalie Hancisse et Maxime Perret

3

**Queens in Reception: Catherine de' Medici and
Mary Stuart**

Catherine de Médicis revue et corrigée par Balzac : enquête sur une tentative de réhabilitation

Maxime Perret (FNRS, Université catholique de Louvain)

Au XIX^e siècle, Catherine de Médicis est loin d'être une figure populaire de la monarchie de l'Ancien Régime : une légende noire¹ est associée à sa personne pour trois raisons au moins : ses origines italiennes qui l'assimilent à une empoisonneuse ; son rôle prédominant (pour ne pas dire dominateur) à la Cour de France durant les règnes successifs de ses fils ; et son implication supposée dans le massacre de la Saint Barthélémy. À rebours de l'opinion dominante, Balzac voue une admiration sincère à cette reine de France de laquelle il dit qu'elle fut « un grand Roi » (*Cath.*, XI, p. 170²).

En France, et dans la partie la plus grave de l'histoire moderne, aucune femme, si ce n'est Brunehault ou Frédégonde, n'a plus souffert des erreurs populaires que Catherine de Médicis ; tandis que Marie de Médicis, dont toutes les actions ont été préjudiciables à la France, échappe à la honte qui devrait couvrir son nom. [...] Catherine de Médicis, au contraire, a sauvé la couronne de France ; elle a maintenu l'autorité royale dans des circonstances au milieu desquelles plus d'un grand prince aurait succombé. Ayant en tête des factieux et des ambitions comme celles des Guise et de la maison de Bourbon, des hommes comme les deux cardinaux de Lorraine et comme les deux Balafgré, les deux princes de Condé, la reine Jeanne d'Albret, Henri IV, le connétable de Montmorency,

-
- 1 Les premiers développements de cette légende noire ont été présentés par Nathalie Hancisse dans ce même dossier : voir Nathalie HANCISSE, « Has-been Queens? Reception and (Re)figuration of Catherine de' Medici and Mary Stuart in Translation », *GEMCA : papers in progress*, t. 2, 2013-1, p. ###-###.
 - 2 Honoré DE BALZAC, *Catherine de Médicis*, dans *La Comédie humaine*, éd. Pierre-Georges Castex (dir.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, t. XI. Toutes nos références à l'œuvre de Balzac proviennent de cette édition à laquelle nous renvoyons de manière abrégée.

Calvin, les Coligny, Théodore de Bèze, il lui a fallu déployer les plus rares qualités, les plus précieux dons de l'homme d'État, sous le feu des railleries de la presse calviniste. Voilà des faits qui, certes, sont incontestables. Aussi, pour qui creuse l'histoire du seizième siècle en France, la figure de Catherine de Médicis apparaît-elle comme celle d'un grand Roi. Les calomnies une fois dissipées par les faits péniblement retrouvés à travers les contradictions des pamphlets et les fausses anecdotes, tout s'explique à la gloire de cette femme extraordinaire, qui n'eut aucune des faiblesses de son sexe, qui vécut chaste au milieu des amours de la cour la plus galante de l'Europe, et qui sut, malgré sa pénurie d'argent, bâtir d'admirables monuments, comme pour réparer les pertes que causaient les démolitions des Calvinistes qui firent à l'art autant de blessures qu'au corps politique. (*Cath.*, XI, p. 169-170)

La visée apologétique de *Sur Catherine de Médicis* est indéniable : Balzac se livre dans cet essai à une entreprise de réhabilitation de cette reine. Or, l'intérêt du romancier pour cette figure historique du XVI^e siècle s'explique par des raisons idéologiques et politiques sur lesquelles il faut revenir dans un premier temps. Je m'intéresserai ensuite aux moyens que Balzac emploie pour faire comprendre qui fut réellement Catherine de Médicis — l'un des titres antérieurs du texte que j'étudie aujourd'hui était *Catherine de Médicis expliquée*. Enfin, j'évaluerai les effets produits par ce mélange d'histoire et de littérature pour expliquer les raisons qui font de cette tentative de réhabilitation un échec.

* * *

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de dire un mot de la genèse du texte (particulièrement complexe) et de la structure de *Sur Catherine de Médicis*. Je considérerai ici son état définitif, qui date de 1844, mais il faut préciser que ce texte est composé de quatre parties, composées à trois moments distincts : la dernière partie, *Les Deux Rêves*, date de 1830 ; la deuxième, *La Confiance des Ruggieri*, date de 1836 ; seules l'introduction et la première partie intitulée *Le Martyr calviniste* ont été rédigées entre 1842 et 1844. La rédaction s'étend sur une quinzaine d'années et prouve l'intérêt constant de Balzac pour la reine Catherine. Cette durée et cette rédaction en trois temps expliquent aussi l'aspect relativement disparate de l'œuvre.

L'introduction consiste en une mise au point très didactique des faits historiques : Balzac y explique son entreprise et donne au lecteur les éléments qui sont indispensables pour lui permettre de comprendre les relations entre les différents grands personnages de la Cour depuis François I^{er} jusqu'à Henri IV. L'histoire du *Martyr calviniste* se passe à la fin du règne éphémère de François II ; elle montre la position inconfortable de la reine-mère, puisque le pouvoir de la Régence est aux mains du cardinal de Lorraine et du duc de Guise, les oncles de Marie Stuart. *La Confiance des Ruggieri* se déroule sous le règne de Charles IX ; ce texte a toutes les caractéristiques d'un conte philosophique au sens balzacien du terme : c'est l'alchimie qui est au cœur du récit, et Catherine y est un personnage secondaire, même si Balzac consacre quelques pages à expliquer le caractère despotique de la reine mère sous le règne de Charles IX. Enfin, *Les Deux Rêves* se passent en 1785, à la veille de la Révolution : Marat et Robespierre y racontent lors d'un souper deux de leurs rêves, et Robespierre explique comment Catherine lui est apparue en songe.

*
**

Balzac est véritablement fasciné par le personnage de Catherine de Médicis. Ce sont des motivations idéologiques et politiques qui le poussent à réhabiliter cette reine dont il fait un maillon dans la chaîne qui relie les grands hommes politiques que sont Louis XI et Richelieu³. Au début des années 1830, Balzac s'engage politiquement en faveur de la monarchie légitime qui vient d'être destituée au profit de la branche cadette d'Orléans. Peu important, au fond, les motifs de ce virage politique : ce qui est essentiel, c'est la position affirmée de Balzac en faveur d'un pouvoir fort, autoritaire, très hiérarchisé, et dont les sujets doivent tolérer les inévitables abus sans se plaindre, même si le romancier ne va pas jusqu'à prôner un retour au système politique de l'Ancien Régime. Dès lors, on comprend son admiration pour des personnages historiques aussi différents en apparence que Louis XI, Catherine de Médicis ou

³ « Louis XI vint trop tôt, Richelieu vint trop tard. Vertueuse ou criminelle, que l'on m'attribue ou non la Saint-Barthélemi, j'en accepte le fardeau : je resterai entre ces deux grands hommes comme l'anneau visible d'une chaîne inconnue » (*Cath.*, XI, p. 453).

Richelieu⁴, qui incarnent chacun à leur façon un pouvoir autoritaire, absolu et qui ont su se faire respecter de la noblesse en la soumettant au pouvoir royal.

La qualité principale de Catherine de Médicis, aux yeux de Balzac, est d'avoir su conserver le trône aux Valois : ses enfants sont les détenteurs légitimes du pouvoir royal, mais ils sont menacés par les différentes puissances que sont les Guise, les Bourbons et la Réforme. En opposant les différents partis les uns aux autres, Catherine a su protéger la couronne :

Elle résolut de jouer successivement le parti qui voulait la ruine de la maison de Valois, les Bourbons qui voulaient la couronne, et les Réformés, les Radicaux de ce temps-là qui rêvaient une république impossible, comme ceux de ce temps-ci qui cependant n'ont rien à réformer. Aussi tant qu'elle a vécu, les Valois ont-ils gardé le trône. Il comprenait bien la valeur de cette femme, le grand de Thou, quand, en apprenant sa mort, il s'écria : — Ce n'est pas une femme, c'est la royauté qui vient de mourir. Catherine avait en effet au plus haut degré le sentiment de la royauté ; aussi la défendit-elle avec un courage et une persistance admirables. (*Cath.*, XI, p. 170)

De plus, Balzac porte au crédit de Catherine d'avoir combattu la Réforme dont elle avait perçu les dangers politiques : il fallait s'opposer à la contestation religieuse en France parce que tolérer la Réforme, c'était accepter la contestation du peuple.

Catherine écrivit aussitôt, au fond du cabinet des rois de France, un arrêt de mort contre cet esprit d'examen qui menaçait les sociétés modernes, arrêt que Louis XIV a fini par exécuter. [...] Assise entre les champs déjà parcourus et les champs à parcourir, Catherine et l'Église ont proclamé le principe salutaire des sociétés modernes, *una fides, unus dominus*, en usant de leur droit de vie et de mort sur les novateurs. Encore qu'elle ait été vaincue, les siècles suivants ont donné raison à Catherine. Le produit du libre arbitre, de la liberté religieuse et de la liberté politique (ne confondons pas avec la liberté civile), est la France d'aujourd'hui. (*Cath.*, XI, p. 172-173)

Balzac se sert du recul temporel pour juger les actes de Catherine dans une perspective idéologique : il fait de la reine mère une visionnaire. Le massacre de la Saint Barthélémy a été condamné par la postérité parce qu'il a échoué : si Catherine avait réussi à éradiquer les Huguenots, elle aurait été honorée. Balzac va plus loin :

⁴ On pourrait ajouter à cette liste le nom Napoléon, au risque de s'attirer le reproche de commettre un anachronisme.

Catherine savait qu'il fallait supprimer l'hérésie calviniste parce que la liberté de conscience et l'indépendance d'esprit que supposait la Réforme représentaient une menace pour le pouvoir royal. Les événements de 1789, que Balzac connaît, semblent donner raison à la prudence radicale de Catherine. Dans la perspective légitimiste qui est celle de Balzac, tout ce qui aurait pu éviter la Révolution (et donc la rupture dynastique) doit être salué, même si cela a coûté la vie à des milliers de personnes. Pour préserver un pouvoir monarchique fort, il est prêt à adopter les maximes de Machiavel : la fin (c'est-à-dire la conservation de la monarchie) justifie toujours les moyens.

Malgré ces qualités politiques qui font d'elle un personnage incontournable sur le plan historique, Catherine n'est pas présentée comme un ange, loin s'en faut : Balzac lui reconnaît le talent d'avoir su écarter les forces qui menaçaient le trône de France, mais il révèle également son caractère ambitieux, son goût pour le pouvoir personnel et son manque d'amour pour ses enfants. En effet, Balzac doit concilier deux logiques différentes : celle du récit historien, qui s'appuie sur des faits attestés par l'Histoire, et qui doit lui permettre de réhabiliter Catherine de Médicis ; et celle du récit littéraire, qui lui impose de tenir compte de la psychologie des personnages et de l'enchaînement des aventures romanesques fictives, tant dans *Le Martyr calviniste* que dans *La Confession des Ruggieri*. Or, l'opération de réhabilitation est entravée par l'image ambiguë qui émerge d'une œuvre qui devrait être apologétique d'un point de vue historique et qui se révèle plus nuancée du fait de sa dimension romanesque. On est là face à un paradoxe qui traverse toute *La Comédie humaine* et que l'on perçoit particulièrement dans *Sur Catherine* : Balzac ne se résout jamais à une lecture morale univoque de ses personnages, que ceux-ci soient historiques ou fictifs. Le système romanesque balzacien, qui est fondé sur le vraisemblable et non sur la vérité historique et qui multiplie les points de vue et les jugements contradictoires, empêche *Sur Catherine* de devenir un roman à thèse, ce qui rend délicate la tentative de réhabilitation. Même s'il veut montrer la supériorité des vues politiques de Catherine, et même s'il veut prouver par l'exemple que ses actes étaient guidés par le souhait de protéger le pouvoir royal, Balzac délivre un portrait de Catherine susceptible de laisser le lecteur dubitatif sur sa grandeur morale.

Malgré les prétentions affichées par Balzac dans son introduction et dans sa dédicace, *Sur Catherine* est loin d'être une œuvre d'historien : le romanesque affleure partout parce que le roman historique permet d'une part un traitement axiologique de l'Histoire et, d'autre part, une lecture psychologique des motivations des personnages historiques. La réhabilitation de Catherine de Médicis passe certainement par une mise au point historique, mais elle est soutenue par une exploration psychologique du personnage qui s'effectue au sein même de la fiction.

La première partie de *Sur Catherine* est révélatrice à ce titre. *Le Martyr calviniste* revient sur la jeunesse de la reine, sur son arrivée contestée à la cour de France, où elle n'est considérée que comme une fille de marchands florentins. Pendant plus de vingt ans, Balzac y insiste, Catherine de Médicis souffre de sa fausse position : elle n'est rien sous François I^{er} jusqu'à ce qu'Henri II devienne le dauphin. Quand il est devenu roi, Henri II l'a maintenue autant que possible à l'écart de la Cour en lui faisant porter dix enfants. Au début du règne de François II, elle voit la Régence lui échapper au profit des Guise, les oncles de la nouvelle reine de France, Marie Stuart. L'influence du duc et du cardinal de Lorraine est telle sur les monarques que Catherine est forcée de chercher des alliances avec les Bourbons : ces derniers sont les protecteurs des calvinistes mais ils sont surtout les ennemis des Guise. À ce titre, et dans ces circonstances, ils peuvent aider Catherine à reprendre la main à la Cour.

Au milieu de ces grands intérêts et de ces forces en présence, le héros de l'histoire narrative, Christophe Lecamus, risque de se retrouver broyé (au sens propre, puisqu'il est soumis à la question ordinaire et à la question extraordinaire). Le jeune homme est chargé d'apporter à Catherine le traité secret avec les Bourbons, mais il est découvert et finalement sacrifié par la reine : il portera seul la responsabilité de la conspiration. Catherine termine son éducation politique en sacrifiant ce jeune homme à ses propres intérêts. Elle est justifiée dans ce geste par la persécution que lui font subir les Guise et Marie Stuart et par le fait que Christophe était un martyr consentant : il était conscient du danger qui le menaçait. Christophe était prêt à mourir pour la nouvelle religion ; Catherine devait logiquement laisser torturer sans sourciller un bourgeois qui ne lui était plus d'aucune utilité pour réduire le pouvoir des Guise et dont la seule existence représentait une menace pour elle. Elle sera rachetée symboliquement à la fin du récit en allant dîner chez son pelletier, le

père de Christophe : elle offre au martyr encore convalescent les moyens de devenir Conseiller au Parlement et elle parvient à le détourner de la nouvelle religion par cette nomination.

Balzac peut susciter un sentiment d'empathie pour Catherine de Médicis tant que celle-ci est dépouillée de son pouvoir. On la découvre victime d'Henri II puis des Guise, et on conçoit éventuellement qu'elle envisage de s'allier aux Réformés pour diminuer l'influence des Guise, les ennemis de la Couronne, pourvu qu'elle conserve leur trône aux Valois. En revanche, d'un point de vue moral, psychologique et fictionnel, il est difficile d'admettre que cette femme fasse passer ce qu'elle estime être les intérêts de l'État avant la vie de son propre fils. Elle s'oppose à ce qu'Ambroise Paré soigne François II sur son lit de mort : elle laisse son fils mourir parce qu'elle sait que ce sera le seul moyen de le soustraire à l'influence de Marie Stuart et des Guise. Charles IX étant plus jeune, elle compte manipuler son royal enfant et jouir enfin du pouvoir qu'elle convoite depuis qu'Henri II est devenu roi.

À dix ans de distance, selon la temporalité de la fiction narrative, le portrait de Catherine de Médicis dans *La Confiance des Ruggieri* est accablant pour la reine mère. Sous le règne de Charles IX, on la découvre passée maître dans l'art de réduire ses ennemis au silence en les opposant les uns aux autres.

Admiratrice de la maxime : *Diviser pour régner*, elle venait d'apprendre, depuis douze ans, à opposer constamment une force à une autre. Aussitôt qu'elle prit en main la bride des affaires, elle fut obligée d'y entretenir la discorde pour neutraliser les forces de deux maisons rivales et sauver la couronne. Ce système nécessaire a justifié la prédiction de Henri II. Catherine inventa ce jeu de bascule politique imité depuis par tous les princes qui se trouvèrent dans une situation analogue, en opposant tour à tour les calvinistes aux Guise, et les Guise aux calvinistes. Après avoir opposé ces deux religions l'une à l'autre, au cœur de la nation, Catherine opposa le duc d'Anjou à Charles IX. Après avoir opposé les choses, elle opposa les hommes en conservant les nœuds de tous leurs intérêts entre ses mains. Mais à ce jeu terrible, qui veut la tête d'un Louis XI ou d'un Louis XVIII, on recueille inévitablement la haine de tous les partis, et l'on se condamne à toujours vaincre, car une seule bataille perdue vous donne tous les intérêts pour ennemis ; si toutefois, à force de triompher, vous ne finissez pas par ne plus trouver de joueurs. (*Cath.*, XI, p. 385)

Catherine, que l'on a vue sacrifier François II, a rendu Charles IX malade et paranoïaque. Le roi, qui a conscience de n'avoir qu'un rôle de figuration, se trouve réduit à comploter contre sa mère et ses conseillers. Catherine, fidèle à sa maxime *Diviser pour mieux régner* parvient à convaincre son fils qu'il est menacé par une conspiration organisée par son frère, le duc d'Anjou, auquel il s'était pourtant allié pour renverser le pouvoir despotique de sa mère. Ne sachant à qui se fier, Charles IX finit par rentrer dans le giron de sa mère en reconnaissant sa supériorité. Toutefois, on ne peut se détacher de l'impression que Catherine œuvre davantage pour la préservation de son propre pouvoir que pour son fils qui est réduit au rôle de roi-fainéant alors qu'il n'a que vingt-quatre ans et qu'il aurait pu devenir un grand roi, élevé par le grand Amyot.

Catherine, qui a laissé son premier fils mourir, rend Charles IX complètement paranoïaque. Elle œuvre pour confier le pouvoir à Henri III, ce fils qu'elle a trop aimé et qui se fera remarquer par son ingratitude. Paradoxalement, l'amenuisement du pouvoir de la reine mère sous le règne de ce dernier fils est seulement évoqué dans *Sur Catherine*. Sans doute Balzac ne pouvait-il montrer la puissance politique de Catherine mise en échec par son propre fils : ce serait reconnaître qu'elle a commis une faute politique en reportant toute son affection sur Henri III. De manière très significative, Balzac préfère montrer Catherine qui se justifie dans *Les deux rêves* : elle apparaît à Robespierre et entreprend de se réhabiliter elle-même, au cours d'un songe très politique qui vise à démontrer sa supériorité sur Henri IV et Louis XIV.

*

**

La dernière partie de *Sur Catherine de Médicis* est particulièrement problématique et contradictoire avec la visée apologétique du texte. Dans ce récit écrit en 1830, Catherine apparaît en rêve à un personnage mystérieux que l'on découvre être Robespierre à la fin du récit. Au cours de ce songe, Robespierre interroge la reine sur ses choix politiques, et notamment sur la nécessité d'avoir, sinon organisé, du moins autorisé le massacre de la Saint Barthélémy. Catherine se justifie longuement, en comparant sa décision, dictée par les circonstances, et celle de Louis XIV de révoquer l'Édit de Nantes, qui était juste mais qui intervenait trop tard.

Si le 25 août il n'était pas resté l'ombre d'un huguenot en France, je serais demeurée jusque dans la postérité la plus reculée comme une belle image de la Providence. Combien de fois les âmes clairvoyantes de Sixte-Quint, de Richelieu, de Bossuet, ne m'ont-elles pas secrètement accusée d'avoir échoué dans mon entreprise après avoir osé la concevoir. Aussi, de combien de regrets ma mort ne fut-elle pas accompagnée ?... Trente ans après la Saint-Barthélemy, la maladie durait encore ; elle avait fait couler déjà dix fois plus de sang noble à la France qu'il n'en restait à verser le 26 août 1572. La révocation de l'édit de Nantes, en l'honneur de laquelle vous avez frappé des médailles, a coûté plus de larmes, plus de sang et d'argent, a tué plus de prospérité en France que trois Saint-Barthélemy. Le Tellier a su accomplir avec une plumée d'encre le décret que le trône avait secrètement promulgué depuis moi ; mais si, le 25 août 1572, cette immense exécution était nécessaire, le 25 août 1685 elle était inutile. Sous le second fils de Henri de Valois, l'hérésie était à peine enceinte ; sous le second fils de Henri de Bourbon, cette mère féconde avait jeté son frai sur l'univers entier. Vous m'accusez d'un crime, et vous dressez des statues au fils d'Anne d'Autriche ! Lui et moi, nous avons cependant essayé la même chose : il a réussi, j'ai échoué ; mais Louis XIV a trouvé sans armes les protestants qui, sous mon règne, avaient de puissantes armées, des hommes d'État, des capitaines, et l'Allemagne pour eux. (*Cath.*, XI, p. 449-450)

Le récit qu'elle fait de sa vie, et le développement de son propre point de vue sur les événements parviennent à convaincre Robespierre, au moins en partie, que le bain de sang de la Saint-Barthélemy était nécessaire : il fallait que la couronne se fasse craindre pour affirmer son pouvoir. Pourtant, c'est une leçon que Robespierre considère avec scrupules en 1785.

Je trouvai tout à coup en moi-même une partie de moi qui adoptait les doctrines atroces déduites par cette italienne. Je me réveillai en sueur, pleurant, et au moment où ma raison victorieuse me disait, d'une voix douce, qu'il n'appartenait ni à un roi, ni même à une nation, d'appliquer ces principes dignes d'un peuple d'athées. (*Cath.*, XI, p. 454)

Quand on sait le rôle que cet homme a joué dans l'avènement du régime de la Terreur, il y a de quoi être surpris et décontenancé : l'homme qui a tué la monarchie n'a fait que suivre les conseils de la reine Catherine. Ses actes sous la Révolution donnent raison à la morale politique appliquée par la reine mère (un pouvoir doit toujours s'affirmer violemment quand il est menacé). En fait, Balzac

ne justifie pas Catherine, il ne justifie pas le légitimisme : il justifie l'usage de la Force pour asseoir un pouvoir politique et supprimer la contestation. Catherine conseille une politique à Robespierre, ce qui aboutit à la mort de Louis XVI, et donc à la fin de la monarchie (du moins à la suspension de celle-ci). Il y a pour le moins un problème de cohérence : si la principale qualité de Catherine est d'avoir su préserver le pouvoir royal sous les Valois, cette qualité est mise en échec par ce rêve et par la folie sanguinaire qu'il inspirera à Robespierre en 1793, sous le régime de la Terreur. Il ressort finalement des *Deux rêves* que c'est l'héritage politique de Catherine donné en songe à Robespierre qui conduit à la mort de Louis XVI et à la fin de la royauté.

Au lieu de faire coïncider le discours préfaciel historique de type « essai » et la forme romanesque, Balzac les place en contradiction. La réhabilitation de Catherine de Médicis ne passe pas, dans *La Comédie humaine*, par un discours historique fondé sur la vérité : l'écrivain produit un roman historique obéissant aux règles de la vraisemblance et de l'intérêt. La vérité historique toute nue n'est peut-être pas suffisamment puissante, aux yeux de Balzac, pour susciter l'intérêt et conserver l'attention du lecteur. Mais en choisissant la forme romanesque plutôt que l'essai historique, Balzac soumet son récit à une logique narrative qui ne correspond pas au discours historique de l'*Introduction*. Si les lecteurs peuvent éventuellement s'accorder avec la thèse de Balzac et reconnaître la grandeur politique de Catherine de Médicis, ils ne peuvent totalement adhérer à l'entreprise de réhabilitation à cause de la peinture que donne le romancier du caractère de la reine mère : sa politique a été inspirée par un sentiment d'ambition personnelle, ce qui rend très relative sa grandeur morale. Or, passant par la forme romanesque, une grande part de la réhabilitation de Catherine par Balzac est tributaire de l'empathie qu'est susceptible de susciter le personnage. Le lecteur ne peut pas éprouver de compassion pour une femme capable de laisser mourir un de ses enfants (même pour raison d'État) et d'en tyranniser un autre pour conserver son pouvoir personnel. La trajectoire personnelle de Catherine avait déjà de quoi laisser le lecteur dubitatif sur ses qualités morales : on voit dans le récit balzacien que la reine a tout fait pour exercer le pouvoir et le conserver le plus longtemps possible. Le rêve de Robespierre achève de rendre impossible la lecture apologétique de Catherine et de sa science politique : son système, appliqué par un homme comme Robespierre, a produit les exécutions de la Terreur que tous les

lecteurs contemporains de Balzac gardent encore en mémoire. Surtout, il reste toujours cette question en suspens, qui se pose avec force à la fin des *Deux rêves* : la fin peut-elle toujours justifier les moyens ? Que Balzac assume le machiavélisme politique est une chose ; il n'est pas certain en revanche que la peinture romanesque qu'il donne de Catherine de Médicis parvienne à convaincre les lecteurs que cette manière de gouverner soit moralement acceptable et que la réputation de la reine mère soit totalement injustifiée. Partant, sa tentative de réhabilitation est au moins partiellement mise en échec par ces contradictions entre deux discours – romanesque et historique – dont la logique est différente.

Pour citer cet article :

Maxime PERRET, « Catherine de Médicis revue et corrigée par Balzac : enquête sur une tentative de réhabilitation », *GEMCA : papers in progress*, t. 2, n° 1, 2013, p. 95-105, [En ligne].

URL : http://gemca.fltr.ucl.ac.be/docs/pp/GEMCA_PP_2_2013_1_010.pdf